

La génération «me, myself and my body»

Guy Ferland, professeur de philosophie au collège Lionel-Groulx de Sainte-Thérèse

30 janvier 2019

LETTRES

La génération « me, myself and my body » s'étend de 7 à 77 ans. Elle se préoccupe de son apparence et de sa santé. « Sauvez mon corps » semble être sa prière. Elle s'inquiète parfois de l'environnement, dans la mesure où cela menace son espérance de vie et son confort.

Les montres connectées deviennent ses cilices, qu'elle porte jour et nuit afin de se rappeler les exigences du culte à soi-même. Le Guide alimentaire canadien incarne son bréviaire à mémoriser pour s'assurer une place au paradis de la forme physique sur terre.

Le jogging remplace désormais les chemins de croix pour les plus fervents adeptes de l'« autorédemption ». Les centres de conditionnement physique font office d'églises de cette idolâtrie égocentrique.

Les tentations sont grandes pourtant de pécher. Les écrans invitent à la sédentarisation. Les fauteuils inclinables promettent des heures d'indolence et d'hérésie. Les divertissements pullulent. Les plus faibles se laissent aller à la surconsommation et à la malbouffe. L'obésité témoigne du péché originel de la fainéantise.

Prise au piège du manque de ressources spirituelles sur le sens de son existence et les attraits de la société du spectacle, la génération « me, myself and my body » consulte les spécialistes en nutrition, les coachs de vie, les entraîneurs sportifs et les thérapeutes de toutes sortes pour s'en sortir.

Malheureusement, rien ne remplace l'effort de questionnement sur ce que constitue réellement une vie bonne, comme le disait déjà Socrate il y a plus de 2000 ans. Peut-on encore comprendre cette exigence dans notre monde de performance qui vénère le corps au détriment de l'esprit ?